

Un des tirages de la série «Compositions catalytiques», d'après un tableau de Van Ruysdael. PHOTO LAURENCE AËGERTER

Laurence Aëgarter, trames du temps qui passe

Avec «Ici mieux qu'en face», l'artiste française investit la collection permanente du Petit Palais dans un dialogue poétique avec les œuvres et les siècles.

C'est un grand ciel nuageux qui semble se refléter dans une vaste étendue d'eau, la reproduction d'un tableau (de Van Ruysdael) peint au XVII^e siècle, sur lequel Laurence Aëgarter a partiellement posé un miroir. La partie inférieure a disparu au profit d'un reflet : le ciel et ses nuées mais aussi deux petits clochers dont on ne distingue que les pointes, comme si tout le reste du paysage avait été, quatre siècles plus tard, englouti par les eaux.

Portails. Au Petit Palais, une trentaine d'œuvres de Laurence Aëgarter viennent jouer avec la très riche collection permanente. Pour cette

exposition intitulée «Ici mieux qu'en face» – titre, aussi, de la monographie qui paraît chez Actes Sud (1) –, l'artiste française a par exemple confectionné des manteaux de protection (*Schutzmäntel*) pour trois marbres vulnérables (une *Petite Fille pleurant* de Bartholomé, une *Bacchante* alanguie de Clésinger, les *Premières Funérailles* de Barrias). Elle qui puise son inspiration dans l'histoire de l'art a aussi emprunté motifs et allégories à des tapisseries hollandaises du XVIII^e pour créer une monumentale œuvre textile, représentation colorée de notre monde globalisé et menacé, dont les fils sont composés de bouteilles en plastique recyclées (*les Quatre Parties du monde*).

Laurence Aëgarter, qui vit et travaille entre Marseille et Amsterdam, tisse délicatement des histoires pleines de lignes de dialogues, entre les œuvres et les siècles mais aussi avec les vivants. Pour sa série des «Compositions catalytiques», elle a travaillé avec de jeunes adul-

tes souffrant de troubles psychotiques. Ensemble ils ont apposé des matériaux divers sur des reproductions de tableaux. Un miroir sur une ligne d'horizon, donc, mais aussi de fines lamelles de métal ou un film plastique qui viennent froisser la surface, altérer l'image, troubler notre perception.

Coraux. Pour la très belle série des «Cathédrales» dont 15 photographies sont présentées ici, l'artiste a

Pour sa série des «Compositions catalytiques», la plasticienne a travaillé avec de jeunes adultes souffrant de troubles psychotiques.



placé près de la fenêtre de son atelier une reproduction des cinq portails de la cathédrale gothique de Bourges, qu'elle a prise en photo toutes les minutes pendant deux heures. La lumière caresse la page, bouge lentement, laissant l'ombre portée des fenêtres s'allonger sur l'image, jusqu'à ce que l'obscurité l'engloutisse. Le temps a passé, la lumière fut.

Déjà il y a cent cinquante ans, Claude Monet cherchait à reproduire les effets de la lumière sur un même sujet à différents moments de la journée. Ce n'est pas sa *Cathédrale de Rouen au coucher du soleil* qu'on retrouve ici, mais *Soleil couchant sur la Seine à Lavacourt, effet d'hiver*. Chef-d'œuvre auquel Aëgarter répond avec une tapisserie onirique où la végétation des berges s'épanouit en masses duveteuses tandis que le soleil, boule de lurex

brillante et orangée, s'y répète cinq fois – pour autant de reflets, comme des ricochets effilochés.

Loin de cet «effet d'hiver» vient ensuite toute l'intensité de l'été avec quatre tapisseries Jacquard de fonds marins (*Longo Mai*). Dans l'eau noire de la nuit ou illuminée du midi, des corps en maillot flottent au-dessus de coraux phosphorescents, sublimes victimes du réchauffement climatique. Rond et surface parfois se confondent et se contaminent.

DIANE LISARELLI

(1) *Ici mieux qu'en face*, de Laurence Aëgarter, sous la direction de Fannie Escoulen, Actes Sud.

LAURENCE AËGERTER
ICI MIEUX QU'EN FACE
Petit Palais, 75008.
Jusqu'au 17 janvier. Gratuit.

Lisetta Carmi, «Renée» de ses cendres

A Paris, la galerie Ciaccia Levi expose douze tirages de l'artiste italienne, issus de son ouvrage paru en 1972 sur la communauté trans de Gênes.

Elle devait faire sensation à Arles cet été, dans une exposition organisée avec l'Ecole nationale supérieure de la photographie. Mais les tirages n'ont pu être achevés et Lisetta Carmi, 96 ans, est restée en Italie, dans le silence et la contemplation. Les 12 tirages du bel accrochage à la galerie parisienne Ciaccia Levi – et le petit ouvrage paru chez Filigranes (1) – rendent justice à cette photographe née à Gênes en 1924, peu connue en France. Pianiste, photographe, elle a aussi fondé un ashram à Cisternino, dans les Pouilles, changeant régulièrement de vie. Lisetta Carmi a pratiqué la photo-

graphie pendant dix-huit ans dans l'Italie ouvrière et conservatrice des années 60-70 et plus particulièrement à Gênes, dont elle a exploré la face cachée. Observatrice complice des dockers, des ouvriers de la sidérurgie et des marginaux, Lisetta Carmi se lie d'amitié avec des travestis pendant le réveillon 1965, invitée à une fête dans le ghetto juif. Elle photographie dès lors la communauté trans du quartier de Via del Campo pendant sept ans, travail qui sera publié dans le livre *I Travestiti*. Il y a là la Morena, la Gilda, la Gitana ou la Belle Elena (un ancien grutier), et surtout la magnifique



Série «Renée, 1965-1970». L. CARMi, MARTINI & RONCHET

Renée que l'on découvre chez Caccia Levi. A la manière d'un roman-photo, Renée s'offre à l'objectif de Lisetta pendant ses virées shopping ou accoudée au bar du café

chic Fratelli Klainguti. A l'image, Renée a tout l'air de la compagne modèle, de la bourgeoise sexy. Dans des clichés érotiques, elle pose en dessous, montrant sa poitrine dénudée.

On sait peu de choses de Renée, à part qu'elle est l'une des seules à s'être engagée dans une transition chirurgicale. Et si ces portraits sont si touchants, c'est qu'ils montrent le genre à la croisée de multiples tensions : émancipation féminine, émancipation masculine et poids des archétypes (cinéma, magazines et télévision). Surtout, ces images reflètent tel un miroir le regard de la photographe. Lisetta Carmi cherche à travers elles sa propre identité. Elevée dans une famille juive bourgeoise qui s'est exilée en Suisse pendant la guerre, Lisetta Carmi a trouvé, parmi les marginales du ghetto, un catalyseur de ses propres changements de vie. «Grâce à eux, j'ai appris à m'accepter. Quand j'étais enfant, j'observais mes frères aînés, Eugenio et Marcello, et je

voulais être un garçon comme eux. Je savais que je ne me marierais pas et j'ai rejeté le rôle que la société avait assigné aux femmes. Mon expérience avec les travestis m'a fait réfléchir à la construction de l'identité, que ce soit celle d'une femme ou celle d'un homme, car nous sommes tous des êtres humains», a confié la photographe au magazine *Elle*. Le livre *I Travestiti*, publié en 1972, a rencontré une grande hostilité, considéré comme obscène et scandaleux. Il fait aujourd'hui l'objet d'un culte.

CLÉMENTINE MERCIER

(1) *Those With a Name to Come*, de Lisetta Carmi, hors-série collection Inframince, Filigranes Editions et ENSP.

LISSETTA CARMi
RENÉE
Galerie Ciaccia Levi, 75003.
Jusqu'au 2 décembre.